

La prise du risque: un cas d'universalisation de l'expérience masculine?

Risk-taking: a case of universalizing the male experience?

MOUSSA Amine

Doctorant

Faculté des Lettres et Sciences Humaine de Ain Chok

Université Hassan II

Laboratoire : Genre, Société et Culture

Membre de l'Equipe de Recherche et d'Etude sur le Genre

Maroc

Mss.amine@gmail.com

Date de soumission : 08/11/2021

Date d'acceptation : 16/12/2021

Pour citer cet article :

MOUSSA. A (2021) «La prise du risque: un cas d'universalisation de l'expérience masculine?», Revue Internationale du Chercheur «Volume 2 : Numéro 4» pp : 524 - 544

Résumé

À la fin de la modernité, les hommes, en s'adonnant aux activités à risque, adhèrent à un projet de genre qui conduit à un nouvel archétype de masculinité, bien adapté à la tâche de légitimation de la dominance et des privilèges masculins au sein de l'ordre social contemporain. En effet, le mouvement en faveur d'un "gouvernement par le risque" a eu de vastes conséquences sexospécifiques pour les hommes et les femmes de la fin de l'ère moderne, que les spécialistes des sciences sociales commencent tout juste à aborder. Cet article vise à mieux appréhender la relation entre la prise de risque et le genre dans la société du risque contemporaine en présentant et en mettant en évidence un certain nombre de lacunes dans les études existantes, dont la plupart sont associées au réductionnisme psychologique qui prédomine dans ce domaine d'étude.

Mots clés : Risque; masculinités; projet de genre; société du risque; postmodernité.

Abstract

At the end of modernity, by engaging in risky activities, men are adhering to a gender project that leads to a new archetype of masculinity, well-adjusted to the task of legitimizing male dominance and privilege in the contemporary social order. Indeed, the movement toward "government by risk" has had broad gendered consequences for contemporary men and women that social scientists are just beginning to address. This article aims to better understand the link between risk-taking and gender in the contemporary risk society by presenting and highlighting a number of limitations in existing studies, most of which are associated with the psychological reductionism that is prevalent in this field of study.

Keywords: Risk ; masculinities; gender project; risk society; postmodernity.

Introduction

Lorsque les gens imaginent une personne qui prend des risques, ils peuvent penser à quelqu'un qui risque sa fortune dans une partie de poker à gros enjeux, à un PDG ambitieux ou à quelqu'un qui traverse le une falaise sur une corde raide - mais il y a de fortes chances que la personne qu'ils imaginent soit un homme. En d'autres termes, dans notre culture, le risque est fortement associé à la masculinité - et les recherches montrent que cela influence également la façon dont les scientifiques mesurent le risque.

En effet, bien qu'elle n'ait pas été formellement documentée par une analyse multidimensionnelle approfondie, il y a de bonnes raisons de soupçonner que la participation à des activités à risque est fortement corrélée à des variables telles que le sexe, l'âge, la race et la classe sociale. Presque sans exception, les jeunes hommes blancs de la classe moyenne prédominent parmi les participants aux activités professionnelles et de loisirs à haut risque. Effectivement, les données disponibles sur les pratiques à risque suggèrent que les hommes et les femmes ne diffèrent pas dans leur prédisposition à prendre des risques, mais qu'ils peuvent être attirés par différents types de comportements à risque et qu'ils peuvent gérer les risques de manière spécifique à leur sexe.

Un examen approfondi des données ethnographiques sur les loisirs et la prise de risques (Lyng 1990 ; 1993 ; 2005 ; Lois 1999 ; 2001 ; Ferrell et al 2001 ; Holyfield 1999 ; 2005 ; O'Malley et Mugford 1994) suggère que la conscience et l'action à l'égard du risque sont en hausse dans la société du risque, et que la participation aux activités à risque permet aux hommes de construire une nouvelle forme de masculinité, bien adaptée à la logique politique et économique de la société du risque. Il est tout aussi possible que le genre soit "historiquement perturbé" (Connell 1995) et substantiellement reconfiguré à l'intérieur ce nouveau contexte. Si tel est le cas, comment se dressent donc les contours de ce projet de genre qui serait fondé sur une nouvelle configuration de la masculinité ? et de quelle façon la prise du risque volontaire et les activités à risque pourraient devenir le gage d'une nouvelle hégémonie masculine ?

Dans cet article, nous allons analyser la relation entre la prise du risque volontaire et la construction de la masculinité dans « la société réflexive » (Beck, 2008) en nous concentrant, dans un premier lieu sur les types d'activités à risque dominées par les hommes, et en suite, en examinant les incidences de l'élargissement de la conscience et de la pratique du risque sur les représentations contemporaines du genre et des relations entre les sexes.

1. La prise du risque volontaire

En cherchant à expliquer les formes contemporaines de prise de risque volontaire, Lyng a abordé ce problème d'un point de vue théorique qui n'avait pas été utilisé auparavant dans l'étude du comportement de prise de risque (Lyng, 1990). Avant les années 1990, la recherche sur le risque, était dominée par deux approches générales : (1) les modèles économiques d'acteurs rationnels effectuant des calculs coûts/avantages, et (2) les théories psychologiques des motivations intrinsèques ou des prédispositions de la personnalité à la prise de risque. Si la théorie du choix rationnel, également appelée théorie de l'action rationnelle ou théorie du choix, est une école de pensée qui part du principe que les individus choisissent une manière d'agir qui est la plus conforme à leurs préférences personnelles, la théorie de la motivation a pour objectif de découvrir ce qui pousse les individus à agir pour atteindre un objectif ou un résultat. Les entreprises s'intéressent à la théorie de la motivation car les individus motivés sont plus productifs, ce qui entraîne une utilisation plus rationnelle des ressources. La plupart des théories de la motivation font la distinction entre les facteurs intrinsèques et extrinsèques : les premiers concernent l'intérêt, le plaisir et la volonté d'un individu de participer à une activité. Les personnes qui ont une plus grande confiance en elles-mêmes et qui croient que leurs propres capacités les mèneront au succès sont plus susceptibles d'avoir des niveaux élevés de motivation intrinsèque. Les motivations extrinsèques se concentrent sur le résultat de l'activité, c'est-à-dire que les individus sont motivés par le résultat plutôt que par l'activité elle-même. La théorie du choix rationnel est utilisée pour modéliser la prise de décision humaine, notamment dans le contexte de la microéconomie. Ces approches tendent à expliquer la prise de risque volontaire soit en termes de catégories abstraites de "risques" et de "récompenses", soit par l'analyse quantitative de données d'enquête, d'échelles psychologiques et de mesures connexes des attitudes et des sentiments. Mais qu'en est-il de l'expérience immédiate de l'acteur dans la négociation de situations à haut risque et le contexte social plus large dans lequel cette expérience s'inscrit ?

L'explication de la prise de risque en termes de ces deux dimensions attire l'attention sur les motivations humaines générales impliquées dans le comportement à risque, évitant ainsi le raisonnement tautologique qui consiste à poser une "tendance à prendre des risques" (c'est-à-dire une prédisposition de la personne ou une motivation intrinsèque) comme cause du comportement à risque. Elle évite également la préoccupation tout aussi gênante de la théorie

du choix rationnel concernant les "récompenses" vaguement définies par rapport aux "coûts". En choisissant de mettre l'accent sur l'expérience vécue de la prise de risque telle qu'elle est révélée dans les récits construits collectivement par les sujets, il devient possible d'aborder les motivations de ce comportement comme un sujet de découverte empirique. Cette approche théorique et méthodologique, ancrée dans la théorie phénoménologique et la méthode d'observation des participants, traite la motivation comme un phénomène émergent situé dans les actions pragmatiques d'acteurs sociaux confrontés à des expériences difficiles et chargées d'émotion.

Ainsi, la perspective qui en résulte sur le comportement à risque inverse le paradigme de recherche traditionnel dans ce domaine : au lieu de considérer que la prise de risque est contrainte par un besoin interne de satisfaire des pulsions ou d'obtenir des récompenses, le modèle présent considère que les preneurs de risque sont attirés dans ces activités par le pouvoir de séduction de l'expérience. Ce pouvoir de séduction découle de l'attraction d'une ligne de démarcation claire et vitale qui doit être négociée par le preneur de risque individuel. Dans la plus pure expression de « la prise de risque », on "négocie" la limite en s'efforçant de s'en approcher le plus possible sans la franchir.

Bien qu'il faille se garder de tirer des conclusions définitives à partir des données empiriques plus restrictives de la recherche initiale, le modèle de Lyng peut refléter un biais potentiel en privilégiant l'expérience des hommes blancs de la classe moyenne (Lyng, 2005).

Dans la première critique officielle de l'approche de prise de risque volontaire, Eleanor Miller a exprimé exactement cette préoccupation en évaluant l'utilité analytique générale du modèle (Miller, 1991). Bien que Miller ait trouvé de fortes similitudes entre les thèmes empiriques rapportés dans l'étude originale de Lyng et ses propres données sur les expériences de risque des prostituées afro-américaines, elle a perçu une distorsion potentielle liée à la spécificité de race, de genre et de classe des données qualitatives présentées dans l'étude initiale. Le problème clé pour Miller est la revendication d'un potentiel nomothétique pour un cadre théorique basé sur des preuves recueillies sur des enquêtes prototypiquement masculines. Une telle affirmation revient à attribuer une signification humaine universelle à une expérience masculine et de classe moyenne, ce qui a pour effet de pathologiser les expériences de prise de risque des femmes, des membres de la classe marginale et d'autres groupes minoritaires. Miller souligne que la seule

façon d'éviter ce problème est d'élargir la base empirique du modèle, afin d'inclure les expériences de risque d'un plus grand nombre de groupes sociaux.

Il faut reconnaître qu'il est difficile de dériver des généralisations théoriques à partir d'un ensemble limité de données de terrain, mais il est également important d'approfondir les hypothèses de Miller sur les activités "prototypiquement" masculines. En attribuant le biais masculin dans le modèle de prise de risque à l'utilisation de données de terrain sur des activités professionnelles et de loisirs numériquement dominés par les hommes, Miller suppose que les hommes impliqués dans ces entreprises font preuve de "masculinité", bien qu'elle ne décrive jamais les éléments de définition de ce modèle de masculinité. Par conséquent, sa critique est ancrée dans l'hypothèse que la masculinité est définie par ce que les hommes sont/ont/expérimentent réellement. Comme le souligne R. W. Connell, l'acceptation sans critique de cette hypothèse fait défaut au principe épistémologique moderne selon lequel "il n'y a pas de description sans point de vue", ce qui signifie que les descriptions de genre supposées "neutres" dépendent elles-mêmes de présupposés sur le genre (Connell, et al., 2014). Après tout, il est au moins théoriquement possible que les hommes impliqués dans certaines activités dominées par les femmes expriment en fait leur féminité plutôt que leur masculinité. Par exemple, le fait que les groupes de travestis soient uniformément masculins ne permet pas d'affirmer que les pratiques de travestissement représentent une expression de la masculinité, puisque les travestis sont, par définition, des hommes qui se font passer pour des femmes.

Si nous voulons éviter les problèmes associés aux définitions essentialistes de la masculinité en donnant un sens à la relation entre le sexe et la prise de risque, une perspective différente sur le genre est nécessaire pour analyser ces pratiques. Traiter les activités de loisir et les activités professionnelles à risque comme des expressions de prédispositions sexuées masculines que l'on peut discerner par une analyse sensible au genre est épistémologiquement gênant et théoriquement simpliste. Selon la logique de Miller, la façon d'éviter d'universaliser l'expérience masculine de la prise de risque est de distinguer clairement les activités à risque féminines et masculines et de reconnaître que lorsque les femmes prennent des risques, elles le font d'une manière qui est souvent stéréotypée comme étant féminine (tout comme les sujets de Lyng agissent d'une manière stéréotypée comme étant masculine). Une approche plus fructueuse sur le plan théorique consisterait à inverser cette logique, comme le suggère Jack Katz en évoquant les fortes corrélations entre le sexe et la race et le vol à main armée : il est

essentiel, pour étudier la relation entre le sexe et la race et le vol à main armée, de retourner la question et de se demander, en premier lieu, non pas ce que les modèles de vol à main armée révèlent sur le sexe ou la race, mais ce que les modèles de sexe et de race révèlent sur le vol à main armée, c'est-à-dire sur ce que les gens essaient de faire lorsqu'ils font un hold-up (Katz, 1988). Ainsi, au lieu de se concentrer sur les prédispositions spécifiques au sexe (qu'elles soient d'origine biologique ou sociale) qui s'expriment dans la prise de risque volontaire, il est possible d'inverser l'approche et de se demander ce que le rapport de masculinité dans les sports et les professions à haut risque révèle sur ces formes d'activités.

2. Les projets de genre et la configuration sociale de la masculinité

Afin d'éviter les problèmes liés aux hypothèses non examinées sur le comportement masculin "prototypique", une nouvelle approche est nécessaire, une approche qui offre une analyse beaucoup plus riche, empiriquement et théoriquement, que les perspectives essentialistes sur la masculinité. Une telle approche peut être trouvée dans le travail de pionnier de R. W. Connell et d'autres qui ont suivi son exemple. Connell a proposé une perspective relationnelle sur le genre qui nous permet de considérer simultanément les différentes dimensions ou structures du genre, la relation entre les corps et la société, et le modelage ou la configuration du genre. L'adoption de l'approche de Connell pour définir le genre et la masculinité présente plusieurs avantages.

Premièrement, ces définitions sont - pour adopter la métaphore que Bauman utilise pour analyser la société contemporaine – fluides (Baumann, 2013). En tant que telles, nous pouvons nous attendre à ce que les définitions de la masculinité changent au fil du temps, à la fois comme les définitions individuelles changent et - tout aussi important - comme les définitions institutionnelles changent. Une telle définition évite les problèmes d'être trop déterministe (c'est-à-dire positiviste ou essentialiste) ou trop dépendant de définitions localisées (c'est-à-dire sémiotique ou poststructuraliste). L'adoption d'une telle définition nous permet d'examiner non seulement comment on "fait" – on performe - le genre, mais aussi comment le mouvement plus large vers une société du risque - et tous les changements qui en découlent dans les institutions sociales - modifie la manière dont la masculinité est construite. Dans cette optique, la masculinité et la féminité ne sont pas strictement déterminées par la culture, mais plutôt par des "projets de genre", que Connell définit comme des constructions de genre pratiquement accomplies qui émergent au fil du temps par l'interaction avec les autres, l'autoréflexion et les

réponses aux caractéristiques socialement historiques de la vie contemporaine. En ce sens, les projets de genre impliquent une action de la part de l'individu tout en reflétant les influences de forces sociales plus larges.

Deuxièmement, l'approche relationnelle nous permet de prendre en compte les multiples définitions de la masculinité sans pour autant ignorer les définitions plus larges partagées culturellement. En reconnaissant qu'il existe différentes manières de faire le genre, nous pouvons examiner, par exemple, les relations entre les différentes formes de masculinité. Comme le résume Connell, *"les différentes masculinités ne se trouvent pas côte à côte comme des plats sur un plateau de smorgas. Il existe des relations sociales bien définies entre elles. En particulier, il existe des relations de hiérarchie, dans lesquelles certaines masculinités sont dominantes tandis que d'autres sont subordonnées ou marginalisées"* (Connell, et al., 2014, p.10). Ainsi, la masculinité hégémonique peut revêtir la forme de la masculinité la plus idéalisée culturellement, mais pas nécessairement la forme la plus courante (ou la forme à laquelle tout projet masculin aspire).

Troisièmement, l'approche relationnelle attire l'attention sur les contradictions apparentes dans les constructions de genre. Si nous devons accepter la nature fluide et dynamique du genre, nous devons aussi accepter qu'il puisse y avoir des contradictions non seulement dans des projets de genre particuliers, mais aussi dans des définitions sociales, culturelles ou institutionnelles plus larges de la masculinité. Au niveau le plus élémentaire, cela peut impliquer de reconnaître que certaines femmes peuvent adopter des caractéristiques masculines dans le cadre de leur projet de genre. Par exemple, en adoptant des attitudes et des comportements masculins liés à l'agression et à la violence et en construisant une identité typiquement masculine, les femmes peuvent accéder aux privilèges masculins. Dans les événements sportifs, nous pouvons le voir dans l'augmentation de la participation féminine dans des sports comme la boxe, qui a augmenté de manière substantielle au cours des dernières années. Il faut également considérer les changements dans la participation des femmes aux crimes de rue traditionnellement dominés par les hommes.

Enfin, se référant aux contradictions apparentes mentionnées ci-dessus, Connell affirme également que la masculinité et la féminité sont toujours susceptibles de contradiction interne et de perturbation historique. Ce point est soutenu par la recherche de Messerschmidt sur la nature sexuée de la violence adolescente et des projets de genre (Messerschmidt, 2004). Il note

que certains délinquants féminins sont féminins de manière traditionnelle (par exemple, par l'utilisation de maquillage et de vêtements), tout en adoptant également des caractéristiques très masculines d'agression et de violence. Il appelle cela la "féminité de la bad-girl", dans laquelle certaines caractéristiques féminines sont maintenues et d'autres sont abandonnées au profit de caractéristiques traditionnellement masculines.

2.1. Les activités à risque et la fabrication de la masculinité

Armé d'une approche analytique de la masculinité qui accorde une importance égale aux facteurs agentifs et contextuels dans l'expression de la masculinité dans la vie sociale, il est maintenant possible d'explorer le lien entre la masculinité et les variétés de métiers et de loisirs dominés par les hommes. Lorsque nous examinons la présence écrasante des hommes dans un large éventail de "sports extrêmes" (parachutisme, deltaplane, escalade, skateboard/vélo de compétition, motocross, etc.) et de professions à haut risque (pompiers, police, soldats de combat, etc.), il est tentant de mettre l'accent sur l'opportunité que ces activités offrent de démontrer les traits de caractère masculins "intrinsèques" - intrépidité, contrôle émotionnel, orientation vers l'action et dureté. Cependant, succomber à cette tentation reviendrait à accepter sans critique des présupposés idéologiques sur la masculinité. Le fait que certains discours historiques et contemporains fassent référence à ces qualités pour décrire l'expression idéale du caractère masculin ne signifie pas que les hommes espèrent réaliser ces idéaux masculins. En effet, un examen des données ethnographiques sur les activités à risque révèle une absence manifeste de telles références de la part des participants.

En guise d'alternative à cette approche idéologique pour expliquer la domination masculine au sein de ces activités, nous nous concentrons sur la nature socialement construite de la masculinité et examinons comment certaines variétés des activités à risque sont entreprises en tant que projets de genre masculin. En utilisant la rhétorique de Katz, nous demandons : "Qu'est-ce que les hommes essaient de faire quand ils s'orientent vers des métiers/activités à risque ? Poser le problème de cette façon nous oblige à orienter l'analyse vers les preuves empiriques de l'expérience de la prise de risque plutôt que de simplement spéculer sur la signification de cette expérience pour les participants masculins.

2.2. La construction de la masculinité dans les activités à risque

L'adoption de cette approche empirique conduit à une image intrigante de la façon dont la masculinité est construite dans les pratiques à risque. Comme nous venons de le mentionner, l'affirmation selon laquelle les hommes s'adonnent aux pratiques à risque pour faire preuve d'intrépidité et de ténacité face à un grand danger n'est pas étayée par des preuves. En fait, ces traits de caractère sont souvent ridiculisés par les adeptes du risque, qui les considèrent comme des attributs d'une époque révolue ou des qualités qui leur sont attribuées par des marginaux mal informés. Par exemple, si l'on considère la distinction idéologique entre la rationalité masculine et l'intuition féminine, il est clair que les jugements intuitifs sont plus importants pour la réussite de la négociation que les capacités de calcul rationnel. Dans le monde à haut risque de la négociation d'obligations (titres de créances négociables), par exemple, les commerciaux font explicitement référence à l'importance du jugement intuitif et de la "sensation du marché" dans la réussite des transactions. Cela rejoint une autre distinction fondamentale soulignée par les discours traditionnels sur le genre - l'opposition sexuée entre l'esprit et le corps. L'association de l'esprit à la masculinité et du corps à la féminité n'a pas grand-chose à voir avec la façon dont les hommes exécutent réellement les tâches à risque. Comme le souligne Lyng, les métiers dangereux sont plus considérés comme une pratique entièrement incarnée dans laquelle l'"esprit" (au sens meadien du terme) est éteint par la demande d'une réponse corporelle "instinctive" pour se sauver (Lyng, 1990). Ainsi, les hommes qui exercent un métier à risque doivent apprendre à faire confiance à leur corps pour agir de manière appropriée face à un défi extrême, tout comme les femmes qui accouchent laissent leur corps "prendre le dessus" à un stade crucial du processus d'accouchement.

Le caractère intuitif et incarné des pratiques à risque s'associe à d'autres qualités soulignées par les représentations sociales de la féminité traditionnelle, comme l'émotivité et l'impulsion. Contrairement aux médias qui présentent les professions et les sports à haut risque comme étant dominés par des personnes intrépides. L'objectif de la pratique des activités à risque n'est pas de nier l'existence de la peur mais plutôt de la transformer en un sentiment d'exaltation tout aussi intense. D'une manière générale, l'expérience émotionnelle intense est très appréciée par les travailleurs sociaux masculins, ce qui contredit la prédilection masculine idéologiquement imputée pour la neutralité affective (ou la colère et la rage comme seules émotions masculines possibles).

On pourrait également considérer l'attraction masculine pour le caractère impulsif et spontané des activités à risque comme une importation d'une valeur féminine présumée dans un projet masculin de prise de risque. Lorsque Ralph Turner a introduit la distinction entre "institution" et "impulsion" pour décrire la gamme des ancrages expérientiels pour la construction de l'identité, il n'a pas relié cette distinction polaire au genre spécifiquement (Turner, 1976). Cependant, les discours traditionnels sur le genre tendent à situer l'identité masculine dans l'expérience "institutionnelle", dans les actes de volonté, le comportement de rôle et la poursuite des objectifs institutionnels, tandis que l'identité féminine est souvent reléguée à l'extrémité "impulsionnelle" du continuum, où le "vrai soi" se trouve dans les débordements émotionnels et les expressions spontanées. En revanche, les hommes qui pratiquent des activités à risque définissent généralement leur identité fondamentale en fonction de leurs activités à risque (parachutistes, delta-planistes, pompiers, soldats, etc.) et parlent souvent de la découverte de leur "vrai moi" dans l'expérience spontanée et impulsive de la négociation des risques. Cela n'est pas surprenant si l'on considère la gamme de sensations que génère ces activités à risque. Les participants à la plupart de ces formes d'activités rapportent des sentiments d'autodétermination et de réalisation de soi, ainsi qu'un sentiment d'authenticité dans leurs réactions corporelles face aux défis à relever. Ainsi, les adeptes du risque s'identifient généralement de manière fondamentale à leurs expériences spontanées et seulement de manière secondaire aux expériences normatives associées à leurs rôles institutionnels.

En privilégiant l'intuition, le corps, l'émotivité et l'impulsion au détriment de la rationalité, de l'esprit, de la neutralité affective et de la retenue, le projet de genre des adeptes masculins des activités à risque incorpore certains traits empruntés aux idéologies traditionnelles de la féminité. Cependant, un examen plus approfondi révèle d'autres dimensions de la prise de risque qui reflètent les discours sur la masculinité traditionnelle, bien que les caractéristiques masculines traditionnelles, comme les éléments féminins dont nous venons de parler, apparaissent sous des formes reconfigurées. Ainsi, par exemple, tous les types de travaux dangereux requièrent l'utilisation d'aptitudes finement aiguisées et les travailleurs masculins accordent typiquement une grande valeur aux aptitudes traditionnellement possédées par les hommes - la capacité de faire fonctionner des technologies sophistiquées (avions, voitures de course ou motos, etc.) et les aptitudes athlétiques (faire voler son corps en chute libre, faire de l'alpinisme, etc.). Ainsi, l'orientation vers les compétences des travailleurs masculins met

l'accent sur des capacités traditionnellement valorisées par les hommes et, en ce sens, elle ne distingue pas les métiers à risque d'autres activités faisant appel à l'habileté ou la dextérité comme les métiers d'artisanat ou les passe-temps dominés par les hommes. Ce qui est distinctif chez les adeptes des activités à risque, cependant, c'est cette extension au-delà des compétences spécifiques à l'activité impliquées dans des formes particulières de prise de risque pour englober une capacité spéciale qu'ils considèrent comme une capacité innée - la " compétence de survie " ou de " résistance mentale " dans certaines formes d'activités à risque.

En examinant les aptitudes spécifiques impliquées dans cette capacité de survie de base, on peut trouver des preuves supplémentaires des capacités soulignées par les discours traditionnels sur la masculinité. À la base, la capacité de survie est ancrée dans un désir masculin de contrôler son environnement, y compris l'environnement émotionnel et mental de son propre système (c.-à-d., éviter le "blocage du cerveau" induit par la peur et concentrer son attention) et les objets de l'environnement externe confrontés au sein de l'activité à risque (une forme de technologie, un aspect de la nature, etc.). Dans la prise de risque, cependant, le besoin de contrôler son environnement est poussé à l'extrême, au point de chercher à contrôler ce qui semble incontrôlable. Selon Ellen Langer, le sentiment de contrôler l'apparemment incontrôlable, qui est un résultat psychologique commun de l'utilisation de compétences dans des situations où les résultats sont en fait déterminés par le hasard, produit de puissants sentiments de maîtrise et de compétence (Langer, 1975). Cela pourrait très bien expliquer le caractère autonomisant de la prise de risque volontaire et le sentiment d'omnipotence qu'il produit chez certains sujets.

Alors, que devons-nous penser du curieux mélange d'éléments traditionnellement féminins et masculins que les hommes incorporent dans leurs pratiques d'éducation permanente ? Tout d'abord, il est clair qu'en matière de gestion des risques, les hommes sont beaucoup plus créatifs dans leurs stratégies de "gendering" que ne le supposent certains analystes. La combinaison unique de compétences et de dispositions dans la gestion des risques reflète un degré de flexibilité qui n'est pas pleinement apprécié par ceux qui affirment que les hommes gèrent les risques d'une manière qui est stéréotypée... masculine. Bien sûr, on peut en dire autant des femmes, comme en témoigne la combinaison flexible de caractéristiques féminines et masculines traditionnelles dans la "féminité bad-girl" décrite par Messerschmidt. En effet, le projet de masculinité entrepris dans les activités à risque offre un soutien empirique supplémentaire à l'affirmation de Messerschmidt selon laquelle les individus peuvent adopter

de manière situationnelle des stratégies transgenres et s'engager dans certaines pratiques masculines et féminines sans changer leur projet de genre fondamental, tandis que d'autres peuvent construire un projet de genre fondamental spécifique qui contredit leur catégorie de sexe corporel. En bref, il est clair que les pratiques à risque des hommes sont hautement genrées, mais notre analyse suggère que ce modèle ne peut être pleinement compris qu'en inversant la logique standard d'analyse dans les études de genre : plutôt que de chercher à expliquer comment les travailleurs masculins gèrent les risques de manière masculine, nous devrions considérer comment la masculinité est atteinte par la gestion des risques dans la pratique du risque. Cependant, puisque la configuration du genre implique à la fois les représentations et le contexte social, atteindre cet objectif exige que nous examinions la prise de risque comme un projet de genre masculin entrepris dans le contexte de la société du risque.

3. La configuration sociale de la masculinité dans la société du risque

En portant maintenant l'attention sur les facteurs contextuels, nous revenons aux thèmes généraux introduits au début de cet article. L'intégration de cette dimension dans l'analyse soulève le problème de l'historicité des phénomènes sociaux analysés, bien que ce problème ne soit pas toujours abordé explicitement. Nous avons noté précédemment que les théoriciens de la société du risque voient des changements fondamentaux dans la société contemporaine qui pourraient signaler un changement historique important. Si cette perception est valable, il est probable que des configurations sociales fondamentales telles que le genre sont actuellement "historiquement perturbées". Les anciennes configurations de la masculinité et de la féminité peuvent céder la place à de nouveaux arrangements de genre qui s'alignent sur les forces historiques immanentes de la modernité réflexive.

Dans la société du risque, le contexte institutionnel des pratiques à risque, et les projets de genre qui en découlent, est un contexte dans lequel la détermination partielle et insaisissable du flux a progressivement remplacé la détermination de la structure comme influence institutionnelle dominante. Ainsi, la distinction entre réflexion et réflexivité peut être un outil utile pour contraster la construction du genre dans la première et la deuxième modernité. Dans la première modernité, les projets relatifs au genre sont principalement orientés vers un lien entre la structure et la représentation, désigné par le terme "réflexion". Par conséquent, le patriarcat de la première modernité dépend en partie de l'alignement social de la masculinité sur les corrélats clés de la réflexivité ou de l'action réfléchie - le privilège masculin de la rationalité sur

l'intuition, de l'esprit sur le corps, de la neutralité affective sur l'émotivité, de la contrainte sur l'impulsion et du contrôle sur l'adaptation. Dans le contexte structurel du début de la modernité, la configuration de la masculinité en termes de ces qualités confère aux hommes des avantages pour accéder à des privilèges sociaux.

La meilleure façon de conceptualiser cette configuration de la masculinité est de la considérer comme une forme historiquement spécifique de " masculinité hégémonique ". Comme le définit Connell, la masculinité hégémonique fait référence à la configuration de la pratique du genre qui incarne la réponse actuellement acceptée au problème de la légitimité du patriarcat, et qui garantit et qui reproduit les mécanismes de la subordination des femmes par rapport à la position dominante. *« Elle correspond à la façon actuellement la plus reconnue d'être un homme, implique que les autres hommes se positionnent par rapport à elle, et permet de légitimer d'un point de vue idéologique la subordination des femmes à l'égard des hommes »* (Connell et Messerschmidt, 1995, p. 155). Avec la montée en puissance de la réflexivité dans la première modernité, l'incorporation des capacités réflexives dans la pratique du genre masculin établit cette expression de la masculinité comme hégémonique. Elle constitue une configuration de la masculinité qui légitime clairement la position dominante des hommes et la subordination des femmes. Lorsqu'il a été possible d'affirmer que les hommes sont "naturellement" rationnels et réfléchis, contrôlés émotionnellement et maîtrisés dans leur comportement, alors que les femmes sont "naturellement" irrationnelles et impulsives, émotionnellement labiles et contrôlées par des processus corporels, la domination masculine des institutions modernes et des structures de reconnaissance était assurée.

Dans la deuxième modernité, cependant, la représentation est devenue de plus en plus indépendante de la structure, et la logique des flux commence à remplacer la logique de la structure. Cela signifie que la capacité d'action réfléchie est de moins en moins pertinente pour garantir l'accès au pouvoir et aux privilèges. Ainsi, l'association de la masculinité aux dimensions de la réflexivité (rationalité, esprit, neutralité affective, contrôle, etc.) ne soutient plus les arrangements patriarcaux de la même manière qu'auparavant. En effet, le patriarcat commence à perdre sa légitimité dans la transition entre le début et la fin de la modernité, alors qu'un nombre croissant de femmes rejettent la féminité traditionnelle et intègrent la réflexivité dans leurs propres projets de genre et que l'évolution des circonstances historiques compromet l'avantage masculin découlant de l'appropriation de la réflexivité. Dans cette période de déclin

de la légitimité du patriarcat traditionnel, nous pourrions certainement nous attendre à voir des signes d'une importante perturbation historique de la masculinité.

Cette perturbation est à l'origine de la transition vers une nouvelle forme de masculinité hégémonique dans la société du risque, une forme basée sur le lien critique entre la représentation et le contexte historique représenté par le terme de réflexivité non linéaire. En effet, la réalité sociale de la société du risque est caractérisée par une grande incertitude et une indétermination provoquées par le processus de modernisation réflexive. L'État-nation est de plus en plus fragilisé par la mondialisation, la sécurité du travail diminue et les pratiques d'emploi deviennent plus flexibles, les modèles de la vie collective sont affaiblis et les relations internes de la vie familiale deviennent plus complexes. Dans ce contexte, le "chaos normal" devient la réalité quotidienne d'un nombre croissant de personnes qui doivent adapter leurs stratégies de résolution de problèmes à cette nouvelle réalité. Ce type d'environnement exige la rapidité et l'indétermination du réflexe.

Nous pouvons maintenant comprendre comment le travail – et les loisirs – à risque émerge en tant que projet de genre masculin dans la société du risque. En tant que type idéal expérimental de réflexivité non linéaire - c'est-à-dire en tant qu'expression accentuée de la réflexivité, la prise du risque volontaire devient un point focal clé pour la construction de la masculinité hégémonique dans la seconde modernité. Nous avons affirmé que le travail à risque s'effectue en faisant appel à ses capacités d'action réflexe. En fait, toutes les compétences et sensations associées aux activités à risque sont liées à l'exigence d'une telle action. Pour négocier le risque, il faut être prêt à réagir de manière ad hoc à des circonstances qui changent rapidement et résister à la tentation de trop réfléchir à l'évolution de la situation. L'aptitude la plus importante employée dans la prise du risque, appelée "capacité de survie", est considérée comme une capacité innée qui se manifeste par des réponses réflexes. En effet, la plupart des sensations associées à l'expérience du risque sont des conséquences directes de l'action réflexe qui submerge la conscience réfléchie (en termes méadiens, la suppression du "moi" par la demande d'action immédiate). Comme la conscience réflexive et le moi social (le "moi") sont annihilés dans l'action réflexe, un "moi agissant" (qui imite le "je") est laissé dans son sillage, produisant des sentiments d'autodétermination et d'authenticité, des impulsions spatiales et temporelles (sentiments d'"unité" avec les objets de l'environnement et le temps qui passe plus vite ou plus lentement que la normale), et un sentiment que l'expérience est ineffable.

Ainsi, en construisant la masculinité en termes de conscience, d'action et de compétences requises pour exercer un métier à risque, les hommes fournissent une "réponse au problème de la légitimité du patriarcat" dans la société du risque en développement, un monde social dans lequel ce type de représentation réflexive est de plus en plus considéré comme déterminant les chances de succès d'une personne dans ses efforts économiques, politiques et interpersonnels. Il s'agit d'une reconfiguration substantielle de la masculinité, surtout si l'on considère que certaines de ses composantes étaient auparavant alignées sur la construction idéologique de la féminité des débuts de l'ère moderne - intuition, incarnation, émotivité et impulsion. Toutefois, dans le nouveau système de relations entre les sexes, les discours contemporains sur la masculinité mettent de plus en plus l'accent sur les capacités "naturelles" des hommes à "sentir une situation", à se fier à leur "instinct" pour prendre des décisions, à exprimer une "intensité" et des "émotions intenses", à trouver des solutions "ad hoc" aux problèmes et à "s'épanouir dans le chaos".

Théoriser le risque comme un projet masculin consacré à la construction de la masculinité hégémonique dans la société du risque soulève plusieurs considérations importantes. Tout d'abord, nous devons rester conscients de la nature contingente de ce projet - comme tous les projets, il peut ou non mener au but recherché. Comme le note Connell, la masculinité hégémonique n'est pas un type de personnalité fixe. Il s'agit plutôt de la masculinité qui occupe la position hégémonique dans un modèle donné de relations entre les sexes, une position toujours contestable. Bien que les hommes soient surreprésentés dans de nombreuses formes de pratique et de travaux à risque, on trouve des participantes dans tous les sports et professions à haut risque, et certaines pratiques à risque sont presque entièrement dominées par les femmes (par exemple, la prostitution). Ainsi, l'effort de construction de la masculinité à travers les activités à risque - et l'affirmation selon laquelle la conscience, l'action et les compétences en matière de travail sont typiquement masculines - est susceptible d'être contesté par les femmes.

Deuxièmement, il est important d'examiner comment le projet de masculinité dans les activités à risque est lié aux sites primaires de la configuration du genre, c'est-à-dire son importance pour le développement de la personnalité, son incorporation dans les discours et idéologies contemporains, et ses emplacements institutionnels. Ces problèmes doivent être laissés aux initiatives de recherche futures, mais nous pouvons offrir quelques propositions spéculatives sur les lieux institutionnels des pratiques du risque dans la période d'après-guerre. Il est

significatif que la plupart des premières recherches sur les activités à risque se soient principalement concentrées sur les sports dangereux, les sports "extrêmes" et d'autres formes de prise de risque dans les loisirs. Bien que les professions à haut risque aient toujours existé, la croissance la plus significative de la prise de risque volontaire dans l'après-guerre s'est produite dans le domaine des loisirs. L'une des façons d'expliquer cette tendance est de proposer que la prise de risque dans le domaine des loisirs a pu apparaître initialement comme une réponse à la logique structurelle de la première modernité. Cela concorde avec l'interprétation théorique moderniste du risque, qui considère la participation à la prise de risque dans les loisirs comme une réponse au caractère aliénant et sursocialisé de la vie institutionnelle de la première modernité. Cette réponse pourrait être perçue comme s'entrelaçant avec un projet de genre masculin consacré à la construction d'une forme de "masculinité marginale" s'opposant à la masculinité hégémonique de la première modernité.

Au fur et à mesure que les institutions et les relations sociales des débuts de la modernité cèdent la place à la logique contextuelle de la deuxième modernité, la prise de risque dans les loisirs prend une nouvelle signification. Le contraste entre les nouvelles activités de loisir et les autres réalités institutionnelles (travail, famille, consommation, etc.) s'estompe alors que l'incertitude, le chaos et la prise de risque commencent à imprégner tous les aspects de la vie sociale. Ainsi, à un moment donné de la transition entre le début et la fin de la modernité, le prototype masculin construit par le projet de genre dans un contexte à risque n'est plus marginal mais commence à acquérir un potentiel hégémonique. Dans le contexte contemporain, il joue un rôle de plus en plus important pour assurer la domination des hommes et la subordination des femmes.

Une troisième et dernière considération est le problème de la mise en relation du projet de genre avec d'autres expressions de la masculinité en plus de la forme hégémonique. Connell fait remarquer que les projets de genre consacrés à la masculinité hégémonique sont souvent entrepris par une minorité d'hommes, même si les hommes en général bénéficient des relations patriarcales légitimées par ces dispositifs. Par conséquent, si un grand nombre d'hommes ont un lien avec le projet hégémonique mais n'incarnent pas la masculinité hégémonique, nous devons trouver un moyen de théoriser leur situation spécifique. La conceptualisation cruciale ici est l'idée de "complicité" avec la masculinité hégémonique. La masculinité complice consiste en des dispositions de genre qui permettent aux hommes d'accéder aux "dividendes patriarcaux" sans les soumettre aux défis et aux risques associés à la masculinité hégémonique.

Il est clair que pour la plupart des hommes, la participation aux activités d'éducation permanente est plus complice que réelle. Il suffit de penser au nombre important et croissant de spectateurs masculins pour un large éventail de sports à haut risque (combats ultimes, sports de course tels que le motocross, les courses automobiles sur route - plus particulièrement le NASCAR - et d'autres sports "extrêmes" tels que le skateboard professionnel, le vélo de course, etc.) De même, le large public masculin qui assiste aux représentations médiatiques de la prise de risque dans les films d'action, les films policiers et autres genres similaires représente un autre niveau de complicité avec le projet de genre sur le risque. En apportant un soutien matériel à ces expressions authentiques et simulées de la pratique du travail à risque, de nombreux hommes contribuent à la diffusion idéologique plus large de cette forme de masculinité hégémonique, même s'ils n'adhèrent pas activement au projet de genre du travail à risque. Cela semble être un bon investissement de leur part, dans la mesure où il s'ajoute à un dividende patriarcal auquel tous les hommes ont indirectement accès.

Conclusion

Cet article vise à mieux appréhender la relation entre la prise de risque et le genre dans la société du risque contemporaine. Le mouvement en faveur d'un "gouvernement par le risque" a eu de vastes conséquences sexospécifiques pour les hommes et les femmes de la fin de l'ère moderne, que les spécialistes des sciences sociales commencent tout juste à aborder. Nous commençons également à observer des changements substantiels dans la réflexion sur les différences entre les sexes en matière de gestion du risque, de nombreux analystes du risque remettant désormais en question les hypothèses de longue date selon lesquelles les hommes prennent des risques et les femmes les évitent. Cette évolution a ouvert de nouvelles voies de recherche sur la nature sexuée de la prise de risque, ce qui nous a permis de dépasser les hypothèses sur les différences entre les sexes en matière de propension à prendre des risques pour nous concentrer sur les différentes stratégies de gestion du risque utilisées par les hommes et les femmes. Néanmoins, nous sommes toujours confrontés à la réalité empirique d'une surreprésentation substantielle des hommes dans certaines activités à risque.

Cette étude se concentre sur un domaine de prise de risque dans lequel c'est effectivement le cas - les formes de prise de risque professionnel conceptualisées comme travail à risque. Pour donner un sens théorique à ce modèle, nous avons fait valoir que les activités à risque dominés par les hommes sont à considérer comme une stratégie de différenciation entre les sexes. Plutôt

que de nous concentrer sur les prédispositions spécifiques au sexe, nous avons choisi de traiter le sexe et le genre comme des accomplissements pratiques réalisés à travers des activités qui ont une signification sociale, culturelle et politique importante. Le lien critique entre représentation et contexte historique dans la société du risque, conceptualisé ici comme une réflexivité non-linéaire, se retrouve de manière expérimentale dans diverses formes de pratiques à risque.

Ainsi, à la fin de la modernité, les hommes sont attirés par les activités à risque à la recherche de l'expression la plus pure possible de la représentation et de la conscience du risque, afin de pouvoir maîtriser les compétences de contrôle de l'apparement incontrôlable. En pariant sur la prise de risque volontaire, ces hommes adhèrent à un projet de genre qui conduit à un nouvel archétype de masculinité, bien adapté à la tâche de légitimation du pouvoir et des privilèges masculins dans l'ordre social contemporain.

Cela dit qu'en examinant les implications de l'expansion de la conscience et de l'action en matière de risque pour les expressions contemporaines du genre et des relations entre les sexes, on peut confirmer que, parmi les modèles de rôles étudiés par les sociologues, le genre reste de loin le meilleur prédicteur du comportement de prise de risque.

BIBLIOGRAPHIE

- Beck, U. (2008). *La Société du risque : Sur la voie d'une autre modernité* (Essais). Flammarion.
- Bauman, Z. (2013). *La vie liquide*. Fayard/Pluriel.
- Connell, R., Hagege, M., Vuattoux, A., Cervulle, M., Richard, C., Voros, F., Duval, M., & Garrot, C. (2014). *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie* (1er édition). Editions Amsterdam/Multitudes.
- Connell, R. W., & Messerschmidt, J. W. (2015). Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? *Terrains travaux*, 27(2), 151-192.
- Ferrell, J., Milovanovic, D., & Lyng, S. (2001). Edgework, Media Practices, and the Elongation of Meaning: A Theoretical Ethnography of the Bridge Day Event. *Theoretical Criminology*, 5(2), 177-202. <https://doi.org/10.1177/1362480601005002003>
- Holyfield, L. (1999). MANUFACTURING ADVENTURE: The Buying and Selling of Emotions. *Journal of Contemporary Ethnography*, 28(1), 3-32. <https://doi.org/10.1177/089124199129023352>
- Holyfield, L., Jonas, L., & Zajicek, A. (2005). *Adventure without risk is like Disneyland* (p. 173-187).
- Katz, R. (1988). *Seduction Of Crime* (Reprint edition). Basic Books.
- Langer, E. J. (1975). The illusion of control. *Journal of Personality and Social Psychology*, 32(2), 311-328. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.32.2.311>
- Lois, J. (1999). Socialization to Heroism: Individualism and Collectivism in a Voluntary Search and Rescue Group. *Social Psychology Quarterly*, 62(2), 117-135. <https://doi.org/10.2307/2695853>
- Lois, J. (2001). Managing Emotions, Intimacy, and Relationships in a Volunteer Search and Rescue Group. *Journal of Contemporary Ethnography*, 30(2), 131-179. <https://doi.org/10.1177/089124101030002001>
- Lyng, S. (1990). Edgework: A social psychological analysis of voluntary risk taking. *American Journal of Sociology*, 95(4), 851-886. <https://doi.org/10.1086/229379>
- Lyng, S. (1993). Dysfunctional risk taking: Criminal behavior as edgework. In *Adolescent risk taking* (p. 107-130). Sage Publications, Inc.
- Lyng, S. (2005). *Edgework: The Sociology of Risk-taking*. Psychology Press.
- Messerschmidt, J. W. (2004). *Flesh and Blood: Adolescent Gender Diversity and Violence*. Rowman & Littlefield Publishers.
- Miller, E. M., & Lyng, S. (1991). Assessing the Risk of Inattention to Class, Race/Ethnicity, and Gender: Comment on Lyng. *American Journal of Sociology*, 96(6), 1530-1534. <https://doi.org/10.1086/229696>
- O'Malley, P., & Mugford, S. (1994). Crime, excitement, and modernity. *Varieties of criminology*, 189-211.
- Turner, R. H. (1976). The Real Self: From Institution to Impulse. *American Journal of Sociology*, 81(5), 989-1016. <https://doi.org/10.1086/226183>



Wilson, M., & Daly, M. (1985). Competitiveness, risk taking, and violence: The young male syndrome. *Ethology & Sociobiology*, 6(1), 59-73. [https://doi.org/10.1016/0162-3095\(85\)90041-X](https://doi.org/10.1016/0162-3095(85)90041-X)